

# DOLFI

Jean-Philippe Bouton

Éditions ThoT  
Roman historique



Jean-Philippe Bouton, ingénieur des mines d'Alès, est un auteur savoyard passionné d'histoire. Il a déjà publié aux éditions ThoT, *Mon Paris 44* et *Le crépuscule des idéaux*, un roman sur l'entre-deux-guerres.

## I

LA MARÉCHALE LES AVAIT VUS, au petit matin, sur la route de Düsseldorf : mille hommes en uniforme, sabres au clair et cartouchières en bandoulière ; des centaines de chevaux de guerre tirant des canons de campagne ; des engins de guerre rutilants qui creusaient, dans notre terre encore gelée de Westphalie, de profondes cicatrices... La foule immobile déjà tremblait. Il fallait dire que des rumeurs terribles les avaient précédés : des horreurs colportées par les journaux. Des histoires tellement répétées, tellement placardées sur nos murs, qu'elles avaient fini par perdre leur origine fantaisiste pour devenir la vérité : on disait que les Français étaient des brigands, une armée de brutes qui pillaient les maisons, arrachaient les crucifix, violaient nos femmes et coupaient la tête des animaux pour nous affamer.

D'ailleurs, aux premiers bruits de bottes, la bonne bourgeoisie d'Essen, d'habitude si orgueilleuse, si prétentieuse, avait disparu. Seule la Maréchale était restée digne sous son chapeau à fleurs. En cette triste journée, elle incarnait le peu d'amour-propre qui restait dans notre pays. Elle dressait fièrement son mètre quatre-vingt-dix au-dessus de la foule ; un quintal de chair prussienne posé devant la porte de Fribourg. C'était là, derrière la sentinelle

de granit, à une volée de plombs, que les Français avaient installé leur campement.

En me dressant sur la pointe des pieds, je parvins à apercevoir la gare centrale, le quai et même le parvis sur lequel tremblaient des centaines de badauds silencieux. Ils étaient ouvriers pour la plupart, partagés entre angoisse et curiosité en imaginant le visage de leurs nouveaux maîtres : les Franzmann, les « Bleus », comme ils disaient, venus venger le sang de leurs morts.

Entre eux et nous, il n'y avait plus que la haine, une haine indélébile et réciproque, nourrie par cinquante années de guerres, d'hécatombes et de massacres à répétition. Pourtant, le 11 novembre 1918, la capitulation avait fait taire les canons. Mais, sept mois plus tard, dans les dorures insolentes du château de Versailles, des soi-disant diplomates avaient aussitôt rallumé les mèches : en dictant à l'Allemagne leurs terribles conditions de paix, ces imposteurs en queue-de-pie, à la solde de Clemenceau, avaient fait résonner les premiers roulements de tambours de la prochaine guerre...

Quatre années avaient passé. En ce matin de janvier 1923, nous étions venus par milliers assister impuissants, humiliés, au déferlement des troupes françaises triomphantes dans notre ville d'Essen. Mon ami Léo était juste devant moi. Le pauvre était coincé entre la Maréchale et un sergent de ville. La veuve avait remarqué son uniforme d'artilleur et avait décidé de le prendre à témoin : « Vous vous rendez compte, mon fils ? Quelle honte ! Quelle infamie ! Ils ont volé notre or et notre charbon ; mais ça ne leur suffit pas. Il faut qu'ils nous dépouillent encore ; qu'ils sucent nos dernières gouttes de sang pour que jamais l'Allemagne ne se relève. » Léo restait sans voix. Il tentait simplement de se dégager de l'étau dans lequel il était enfermé. Peine perdue. La bourgeoise le gardait précieusement sous son aile, en poursuivant, impassible, son monologue : « Si mon pauvre mari

était encore parmi nous... Il leur aurait botté encore une fois les fesses ! Dire qu'il a certainement reçu la dernière balle de cette foutue guerre... »

Une rumeur montait de la gare. Intriguée, la Maréchale se dressa sur la pointe des pieds en prenant appui sur Léo qui n'osa pas protester. Du coup, je ne voyais plus rien, juste un bouquet de roses et de violettes. Progressivement, la rumeur retomba. La Maréchale s'effondra sur ses talons en soufflant. Léo profita de l'occasion pour se libérer. Il se fraya un passage entre deux vétérans couverts de médailles en fer pour se rapprocher de moi. La foule devenait chaque instant plus compacte, plus remuante. On était littéralement collés les uns contre les autres, épaules contre épaules, cherchant à saisir l'image de ceux qui allaient devenir, pour les années à venir, nos geôliers.

Les premières vibrations montèrent du sol. Elles n'annonçaient rien de bon. Dans trois minutes, ils seraient là ; ils fouleraient notre pavé de leurs sales bottes ; ils nous jetteraient à la face leur regard injurieux de vainqueurs. Les vibrations se faisaient plus précises. Je distinguais nettement le pas cadencé des chevaux, le cahot des roues métalliques sur la pierre et les roulements des tambours. Mais je ne voyais toujours pas grand-chose. En plus, la brume commençait à tomber sur l'avenue.

Finalement, entre deux violettes, à une centaine de mètres seulement, j'ai vu l'éclat métallique des premières baïonnettes, une rangée de fusils qui déchira le voile matinal, découvrant les unités impeccables du régiment Sambre-et-Meuse. Derrière un officier à cheval, des fantassins marchaient quatre à quatre, dans un uniforme bleu horizon, fusils sur l'épaule, réglant leur pas sur le tambour. Ils passaient sous le pont de la gare, crânes et vaniteux.

Un mince filet de notre gendarmerie de campagne assurait le service d'ordre. À intervalles réguliers, un agent agrippait un

compatriote suicidaire qui tentait d'approcher le défilé. Il était alors, sans ménagement, ramené dans le rang des anonymes, le cas échéant, à coups de matraque. Plus que vingt mètres. Je voyais maintenant l'officier, képi brodé d'or posé sur la tête, sabre étincelant pendant sur le flanc de sa monture. Plus que dix mètres. Deux puissants chevaux tiraient un canon brinquebalant, briqué pour l'occasion, une de ces bouches à feu qui jadis m'avaient fait passer de sales nuits blanches. Ils étaient devant moi. Je pouvais distinguer leur visage, leurs yeux impassibles et les pupilles méprisantes.

La Maréchale restait droite. Poitrine gonflée, elle défait ostensiblement l'envahisseur de sa masse imposante. Il faudrait certainement plus que ces énergumènes pour lui faire baisser les yeux.

Pourtant, tout avait été fait pour impressionner : c'était une succession interminable de régiments d'infanterie de ligne, d'écus multicolores, de drapeaux brodés en lettres d'or, de mitrailleuses mobiles, de chevaux par centaines et de ces Bleus orgueilleux, si fiers de leur victoire de papier... Ils avaient oublié Sarrebourg, les Ardennes, Compiègne, Senlis, Ypres, leurs lignes enfoncées, leurs troupes repoussées jusqu'aux portes de Paris, piétinées par nos bataillons. Aujourd'hui, ils savouraient un instant de gloire : une gloire volée à l'Aigle Noir réduit au silence par la force de la diplomatie. Même nos plus braves se taisaient, incrédules devant ces flammes tricolores venues tacher leur ciel. Les pavés semblaient gémir, les maisons se tordre de douleur...

Léo me regardait. Bien sûr, il était abattu. Chaque godillot français enfonçait dans sa terre natale un aiguillon plus cruel, chaque note de musique salissait son air. Et que dire de ces rires qui transperçaient nos cœurs de mille injures ? On aurait voulu crier, chasser ces intrus à coups de botte. Mais on se taisait.

J'observais les officiers, ceux que l'on ne voyait jamais sur les

champs de bataille, trop précieux pour être exposés aux premiers feux. Ils rebondissaient en cadence sur le cuir de leurs étalons, moustaches finement ciselées et fourragère balancée autour de l'épaule. Malgré l'amertume, je devais reconnaître qu'ils avaient de l'allure. Les hommes de la troupe étaient, quant à eux, perchés sur des montures plus grossières, mais ils avaient des uniformes neufs avec de gros boutons rutilants. Les plus impressionnants étaient certainement les hussards à cheval, têtes droites, hilares dans leur manteau bleu horizon, carabines et pistolets en bandoulière, épées pendant sur les reins de leurs montures, sabretaches sur les flancs, ornées de l'emblème du bataillon. Ils ne nous regardaient même pas, poussant le mépris au-delà des frontières connues, sûrs de la puissance que leur conféraient leurs armes, pourtant d'un autre temps...

Suivirent d'autres régiments, plus colorés, moins disciplinés aussi. Ceux-là, je les connaissais bien. Il s'agissait des régiments d'Afrique, ceux que les Français envoyaient en première ligne pour économiser le sang de leurs « vrais soldats ». Combien en avais-je crevé pendant cette foutue guerre ? Combien de ces ventres noirs avais-je éventrés ? Des dizaines, peut-être des centaines gisant encore dans les tranchées, découpés, brûlés aux lance-flammes. Ces écervelés se battaient comme des lions, comme si cette querelle européenne les concernait, comme si la terre de France méritait que l'on coulât un peu de sang africain pour elle... Les spahis marocains ouvraient le cortège. Ils étaient coiffés d'un chèche de feutre beige et enveloppés dans de longs manteaux jaunes, portant le sarouel traditionnel, barré des épaules à la ceinture d'une cartouchière de cuir rouge d'où pendait un sabre recourbé. On aurait dit la garde personnelle d'un sultan. Ne manquaient que les dromadaires et les danseuses...

Léo m'indiqua le pont de chemin de fer : « les Nègres ! » fit-il. Ceux qu'il appelait ainsi étaient les tirailleurs sénégalais,



célèbres pour leur courage, mais aussi pour leur réputation de coupeurs d'oreilles, de cannibales aux coupe-coupes faciles qui ne s'embarrassaient pas de prisonniers ! Perchés sur de longues jambes musculeuses, narines ouvertes, lèvres gonflées, ils étaient coiffés du traditionnel fez rouge qui couvrait à peine leurs cheveux crépus. Une tresse de laine écarlate se balançait de part et d'autre de leur visage de charbonnier où roulaient deux billes blanches énormes enfoncées dans de profondes orbites. Mon voisin, ébahi, me demanda si ces individus étaient des hommes. Je le rassurai... Il avait entendu dire que leur peau d'antracite ne craignait pas les balles ! Si seulement, comme moi, il avait vu les milliers de cadavres noirs troués par les balles ! À ses propos décalés, à la rumeur qui parcourait la foule, je me rendis compte que la plupart de mes compatriotes voyaient des Noirs pour la première fois.

La bonhomie sénégalaise jurait avec la droiture des spahis qui les avaient précédés. Les tirailleurs semblaient joyeux, contents d'être là. Ils fredonnaient des chants du bout du monde, rigolant comme des enfants. La « force noire », comme on l'appelait, se dandinait dans les rues de notre capitale rhénane, se trémoussait, pavanait sous les yeux des derniers notables stupéfaits. Ils étaient maintenant si proches que l'on distinguait nettement leurs dents laiteuses sur leur visage de cendre. On pouvait presque sentir leur odeur de sable. Le spectacle impressionnait les dames qui se cachaient derrière leur mouchoir. Depuis qu'ils avaient franchi le Rhin, j'avais tout entendu à leur sujet. Des affiches, la presse, des pamphlets distribués sous le manteau les montraient s'agrippant aux seins de nos blondes dont ils étaient, disait-on, particulièrement friands. Les plus virulents juraient qu'ils violaient les femmes, toutes les femmes, de six à soixante-dix ans, souvent à plusieurs, et avec les encouragements des officiers blancs trop contents d'abêtir à bon compte le sang allemand.

On les disait porteurs de toutes sortes de maladies, la syphilis en particulier et un tas d'autres microbes exotiques qu'ils propageaient dans nos campagnes.

Léo semblait de plus en plus nerveux. Il s'agitait, donnait des coups d'épaule à droite et à gauche, s'attirant les foudres d'un vétéran. Des perles de sueur inondaient son visage rond, piqueté de taches de rousseur, coulant le long de ses tempes, noyant ses sourcils taillés au cordeau. À plusieurs reprises, il essuya ses petits yeux bleus sans perdre de vue la colonne de fantassins. Il passa par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, crispant le long de son corps svelte des poings rageurs. J'espérai qu'il se tint tranquille. Car je le savais capable du pire. Je l'imaginai déjà tranchant la gorge d'un de ces individus. L'armée française, on le savait, ne rigolait pas. En Rhénanie, elle avait passé par les armes des compatriotes qui avaient manifesté un peu trop fort. Par chance, c'était bientôt la fin de la colonne. Soudain un tirailleur regarda dans sa direction. C'était pire que décocher une flèche dans le cœur pur de Léo ! Je le vis tressaillir. Sous sa veste, je devinais ses muscles se tendre, ses nerfs se recroqueviller comme une pelote de laine. Je n'eus pas le temps de le retenir : mâchoires serrées, il se précipita vers l'avant, vers le maigre service d'ordre, la dernière digue qui le protégeait des tirailleurs et de leurs fusils chargés ! J'étais trop loin. Je ne pouvais rien faire, seulement constater que mon ami se précipitait vers une mort certaine. Il ouvrait de ses mains la foule, complètement indifférent aux protestations et aux injures inutiles que proféraient, çà et là, des badauds.

Heureusement, Léo avait sous-estimé l'obstacle que constituait la Maréchale ! Sa course, à peine entamée, s'acheva dans les rondeurs de la veuve qui, alertée par le remue-ménage, s'était mise sur son chemin. Léo s'enfonça dans la poitrine avant de chuter lourdement sur le pavé, juste à côté du chapeau

à fleurs. La Maréchale était complètement affolée. Mains sur la tête, elle se baissa vers mon ami et lui saisit fermement le poignet. Un cercle s'était formé et les commentaires allaient bon train. « Laissez-le respirer ! » hurla le sergent de ville. Et le calme revint peu à peu devant l'autorité du fonctionnaire. Je jetai un coup d'œil vers le cordon de sécurité : les gendarmes, trop occupés par le défilé, ne s'étaient aperçus de rien. Et c'était bien heureux. La veuve se retroussa les manches et remit d'un coup Léo sur ses jambes en le soulevant par les aisselles. Surpris par l'énergie de la femme, il tituba quelques secondes et reprit enfin ses esprits. Sans l'intervention de la Maréchale, il se serait jeté dans l'arène ; il aurait étranglé le soldat impudent ; et il aurait reçu douze balles françaises dans le corps. Il aurait bien sûrement accueilli la poudre avec bonheur et les douze balles comme autant de médailles épinglées sur sa poitrine... Mais il serait mort. Et je ne le voulais pas : je ne croyais guère à l'efficacité de ces coups de folie suicidaires. Un Sénégalais étranglé aurait vite été remplacé. Il y en avait des centaines, rien que sur l'avenue. Et il n'y avait qu'un seul Léo.

La Maréchale fouilla dans son sac. Elle en sortit une petite bouteille de schnaps, dont elle fit sauter le bouchon. Elle avala deux bonnes gorgées et proposa le flacon à Léo qui accepta bien volontiers. Il but à son tour et, penaud, entre deux inspirations, il tenta une première explication :

— Il faut m'excuser madame, je ne sais pas ce qui m'a pris...

— Bah ! L'important est que vous soyez sur vos deux jambes, beau militaire !

— C'est sans doute à cause de tous ces Noirs... C'était comme si... enfin, le sang m'est monté à la tête.

— Oubliez tout ça ! Vous êtes encore bien jeune. Il faut savoir garder ses nerfs. Du mépris ! Voilà tout ce qu'ils méritent ! Vous savez, mon ami, j'ai perdu un mari et trois fils dans cette

foutue guerre. Peut-être que le meurtrier est parmi ces soldats... J'aurais moi aussi quelques bonnes raisons pour en étrangler un ou deux. Pourtant je reste froide. Je les regarde dans les yeux, sans trembler ! Voilà, pour l'instant, ma plus belle vengeance.

— Madame, c'est tout à votre honneur.

— Les fusils sont aujourd'hui de leur côté. Même notre police travaille pour eux... Regardez donc ces misérables qui se disent « feldgendarmen »... Un jour, nous déchirerons ce maudit traité de Versailles, ce torchon qui organise notre misère pour les siècles à venir ! Un jour, l'Allemagne sera assez forte pour rendre gifle pour gifle. Un jour, elle reprendra son bien. Déjà, je le sais, des hommes travaillent dans l'ombre... Demain, nous paraderons à notre tour sur leurs avenues. Demain, nous foulerons les pavés de leur capitale. Ce jour-là, les Français baisseront à leur tour les yeux.

— Dieu vous entende, chère madame...

— Soyez plus prudent à l'avenir, mon ami !

— J'essaierai.

La veuve, bien entendu, ne savait pas à qui elle donnait ainsi des leçons de résistance. Secrètement, je la bénissais d'avoir sauvé mon ami. Léo cherchait à reprendre ses esprits. Mais je sentais son calme bien précaire. Le mieux était sans doute de l'emmener loin d'ici, vers des quartiers plus tranquilles. Alors on a marché de longues minutes, silencieux, sur les trottoirs désertés de la capitale rhénane balayée par les vents glacés venus de l'Est. Derrière les vitres fumées de l'Heimliche Liebe régnait une ambiance étrange, une ambiance de fin de soirée : les chaises avaient été posées sur les tables et un serveur astiquait déjà le plancher. Il n'était pourtant que midi. La clientèle curieuse n'avait probablement pas résisté à la tentation du défilé. Je poussai la porte de l'établissement. Une douce chaleur vint caresser mon visage engourdi par le froid. Au milieu de la grande

salle trônait un magnifique et imposant poêle en céramique, un bonheur qui nous attira comme des abeilles sur un pot de miel. Le serveur nous proposa une table, tout près de la fenêtre. Il disposa les chaises puis nous invita à nous installer confortablement dans la lumière orangée qui descendait du plafond. On commanda deux bières. Léo ne disait toujours rien. Il s'en voulait certainement : il aurait pu mettre en péril l'organisation. Et des camarades seraient tombés... Il soupira. Son bel uniforme avait souffert de la chute. Il tenta de le défroisser sommairement puis vérifia que ses décorations étaient toujours en place. Enfin le garçon apporta les bières. Léo saisit une chope qu'il vida d'un trait. Il essuya ensuite sa petite moustache trempée de mousse et tomba sur le dossier de sa chaise, épuisé. Sans lever les yeux, le regard dans le fond du verre, il finit par marmonner :

— Des Nègres ! Ils nous ont envoyé leurs Nègres ! Ces maudits Français font appel à leurs barbares, aux plus bas éléments de la race humaine pour nous tenir en laisse. À leurs yeux, nous sommes donc moins que cela. Nous sommes des bêtes ! Sans cette brave femme, je leur brisais le cou et je leur ouvrais leur ventre de sauvage.

Malgré la fatigue, il était encore tendu comme un ressort. Je le sentais prêt à bondir. Il fallait que je trouve des mots simples pour tenter de l'apaiser un peu. Mais je n'ai rien trouvé. Alors j'ai plongé mon nez dans la bière, calmement, prétextant le bonheur de chaque gorgée. J'ai fini par vider la chope et les mots n'étaient toujours pas là. Je me suis lancé tout de même, en m'inspirant des prêches de l'aumônier que j'avais connu dans les tranchées :

— La couleur, mon pauvre Léo, n'a rien à voir là-dedans ! Ces gars, vois-tu, je les connais bien... Ils sont plus à plaindre qu'à maudire. Les Français ne leur ont pas demandé leur avis

quand ils les ont arrachés à leur brousse ; quand ils les ont embarqués pour l'Europe ; quand ils les ont parqués dans des baraquements en bois troués par la pluie et le froid ! Beaucoup, d'ailleurs, ne sont pas morts à cause de nos balles. La pneumonie, la dysenterie ou même un simple rhume : voilà ceux qui ont été leurs pires ennemis pendant la guerre. Ils n'étaient pas faits pour nos climats. Ils n'y sont pour rien. Ces gars ont été des outils utilisés par les Français, une réserve inépuisable de fantassins faciles à sacrifier, des leurres destinés à attirer nos tirs d'artillerie pendant que le principal assaut était lancé à l'autre bout du champ de bataille.

— Tu as sans doute raison. Mais ils n'ont rien à faire chez nous !

— Je crois qu'ils sont d'accord avec toi. Je pense qu'ils ne souhaitent qu'une chose : retrouver leurs villages, leurs cabanes en bois, leurs bestiaux et leurs enfants !

— Alors qu'ils s'en aillent !

— Ils s'en iront. Pour l'instant, il nous faut du sang-froid et de la discrétion. La Maréchale a été de bon conseil.

Il ne répondit pas. Je devinai pourtant, derrière ses mèches blondes, de la frustration, des milliers de jurons qui s'entrechoquaient à l'infini. Ça le laissait dans un désarroi profond. Finalement, il serra son verre entre ses gros doigts de paysan de la Forêt-Noire et me lança cette phrase pleine de mystères :

— Je ferai ce qu'il faut !

— Léo... Il faut être patient. Pour l'instant, on ne peut rien faire. Les Français ont les armes, des mitrailleuses, des obusiers par centaines et nous, au mieux, quelques grenades à main.

— Mais nous avons la foi !

— Nous avons la foi, certes. Mais contre une rafale de mitrailleuse, la foi ne sert à rien.